

LES *FAKE NEWS* À TRAVERS L'HISTOIRE

MYTHES & LÉGENDES

Sous la direction de
Guillaume Bernard et Jean-Pierre Deschodt

Studyrama

LES AUTEURS

Gérard BEDEL, écrivain, chargé de cours à l'ICES.

Guillaume BERNARD, docteur (HDR), chargé de cours à l'ICES.

Christophe CAMBY, chargé d'enseignement à l'université de Nantes et de cours à l'ICES.

Jean-Pierre DESCHODT, docteur, directeur du département d'histoire de l'ICES.

Alix DUCRET, rédactrice en chef du site historia-nostra.com

Pascal GENEAU, chargé d'enseignement à l'université de Paris-XII.

Éric GEORGIN, professeur agrégé d'histoire, chargé de cours à l'ICES.

Jacques HEERS, professeur émérite à l'université de Paris-IV.

Jacques HENRY, ancien élève de l'École polytechnique, professeur d'histoire et de philosophie des sciences à l'ICES.

Guillaume PERRAULT, journaliste, maître de conférences à Sciences- Po Paris.

Pierre RAVAILLE, éditeur et directeur de collection.

Yves SASSIER, professeur à l'université de Paris-IV et à l'ICES.

Reynald SECHER, docteur d'État, historien et éditeur.

Guillaume de THIEULLOY, docteur, maître de conférences à Sciences-Po Paris et chargé de cours à l'ICES.

Régis VERWIMP, docteur, chercheur associé à l'université de Paris-I, chargé d'enseignement aux universités de Paris-V et d'Évry.

SOMMAIRE

1. Les mystères des pyramides égyptiennes : entre science et mythe	8
2. Les mythes fondateurs de la Rome antique	18
3. L'énigme du Saint-Suaire de Turin : entre science et histoire	26
4. La légende du roi Arthur	36
5. Une grande image mythique : Charlemagne	39
6. Le mythe d'Hugues Capet, roi usurpateur	45
7. Les mythes de l'histoire des sciences à l'époque médiévale	52
8. Le mythe de la ceinture de chasteté	61
9. Le mythe des croisades	67
10. La légende noire de la croisade contre les Albigeois	74
11. La légende noire de l'Inquisition	82
12. Le mythe de la décadence byzantine	89
13. Les Templiers furent-ils victimes d'un complot ?	100
14. Les légendes de Jeanne d'Arc	104
15. Le mythe de la loi salique dans la succession au trône de France	113
16. Le mythe de la Renaissance	118
17. La légende noire des conquistadores	132
18. La légende noire des jésuites	137
19. L'énigme de l'homme au masque de fer	157
20. Le mythe du duel à travers l'histoire : entre mariage d'amour et divorce de raison	161
21. Le mythe des « deux ordres privilégiés »	177
22. Les quatre mythes de la Révolution française	183
23. Le génocide vendéen est-il un mythe ?	188
24. L'énigme de la survivance de Louis XVII	197
25. La légende napoléonienne	201
26. « Enrichissez-vous » : la légende noire de Guizot	214
27. La légende dorée de Charles Darwin	222
28. Georges Guynemer : le héros et sa légende	228

AVANT-PROPOS

Le plus sûr moyen de s'opposer à la force de l'inertie et à la puissance mortifère des préjugés n'est-il pas de susciter, à chaque fois que cela s'avère possible, un esprit de « réaction », au sens le plus neutre et honnête du terme ?

Vivre, c'est réagir. Réagir à la rumeur vagabonde, celle qui étend son empire sur tous ceux qui voient en elle l'assurance de leur conviction, l'authentification de leurs idées obligées. Expression d'un conformisme malsain, elle muselle les initiatives et laisse les bonnes intentions dans les limbes de la pensée. Que ce soit par candeur ou par ambition, ce phénomène gagne chaque jour un peu plus de terrain, il anesthésie les intelligences en s'assurant de leur concours au sein des commissions suscitées par les instances administratives, gardiennes de la promotion sociale et académique. L'humaine nature est ainsi faite...

Rassembler les textes de personnes aux options philosophiques et politiques différentes, voilà l'objet. Cet ouvrage ne prétend nullement défendre « une thèse ». Sur une période s'étendant de l'Antiquité à aujourd'hui, chaque « contributeur » est l'égal d'un bretteur, libre de ses coups et de ses propos, abordant les divers sujets qui lui tiennent à cœur. Loin d'être un manifeste, ce travail restitue, tout simplement, la libre critique que chaque auteur a expérimentée en traitant du mythe historique qu'il voulait discuter. Toutes les contributions ont été écrites avec cet état d'esprit, lequel rend justice aux acteurs de ces histoires en expliquant leurs motivations et montre que le temps de l'histoire n'est pas figé, qu'il est sujet à interprétations et à évolutions.

Cet ouvrage illustre le décalage de plus en plus grand sur certains sujets entre deux types de consensus. Il y a, d'une part, le consensus scientifique, nécessairement temporaire car issu de l'érudition, et, d'autre part, le faux consensus, idéologique celui-là, qui touche le grand public.

Ce dernier est fait de mythes et de légendes qui ont la vie dure et dont certains ressemblent à des dogmes de « foi sociale ». C'est une véritable liberté de la recherche que nous avons voulu promouvoir dans cet ouvrage. Espérons que cela contribuera à créer « le retour de la dispute » : chacun des sujets abordés est retiré au dogmatisme pour devenir un objet de débat entre gens civilisés.

Heureux ceux qui désobligent sans éprouver d'amour-propre.

Guillaume Bernard et Jean-Pierre Deschodt

1. LES MYSTÈRES DES PYRAMIDES ÉGYPTIENNES : ENTRE SCIENCE ET MYTHE

L'ancienne Égypte a exercé une fascination sur toutes les sociétés qui l'ont connue : « *J'en viens maintenant à l'Égypte dont je parlerai longuement, car nul autre pays au monde ne contient autant de merveilles, et nul autre n'offre autant d'ouvrages qui défient toute description.* » (Hérodote, *Enquête*, II, 35)



Qu'est-ce qu'une pyramide ? Le mot est d'origine grecque, et l'hypothèse d'un emprunt à l'égyptien *pr-m-us* (hauteur) est considérée sans valeur. *Pyramis* désigne une sorte de gâteau. Platon, dans *Le Timée*, utilise ce terme, ainsi qu'Euclide par la suite, pour désigner la figure du tétraèdre régulier. La pyramide est un grand monument à base rectangulaire et à quatre faces triangulaires se terminant en pointe qui servait de tombeau aux pharaons. « *Donc, hissé par devant, aidé par derrière, j'arrivai fort essoufflé, au bout d'un quart d'heure, sur la plate-forme qui termine la pyramide de Khéops. Cette plate-forme a trente-neuf mètres trente centimètres de tour, et, vu d'en bas, le sommet semble aigu.* » (Du Camp, *Le Nil*, 1854, p. 66).

Les imaginations ont toujours été touchées par ces tombeaux gigantesques. Le 3 thermidor An VI (c'est-à-dire le 21 juillet 1798) eut lieu la bataille des Pyramides. Bonaparte aurait harangué

ses troupes en ces termes : « *Soldats ! Vous êtes venus dans ces contrées pour les arracher à la barbarie, porter la civilisation dans l'Orient, et soustraire cette belle partie du monde au joug de l'Angleterre. Nous allons combattre. Songez que, du haut de ces monuments, quarante siècles vous contemplent.* »



Campagne d'Égypte de Bonaparte. Bataille aux Pyramides de Gizeh, 21 juillet 1798

La construction des pyramides

C'est en Égypte, créatrice de la grande architecture, qu'on trouve pour la première fois des monuments imposants, qui sont les tombeaux de ses rois (des III^e et IV^e dynasties : 2700-2500 av. J.-C.). Ce furent d'abord, d'un mot arabe signifiant « banc de pierre », des mastabas en briques puis en pierres qui évoluèrent en pyramides à degrés. À Saqqarah, dans la région de Memphis, l'architecte Imouthès construisit pour le roi Djéser un mastaba en pierres qu'il agrandit et finit par transformer en une pyramide à degrés. L'historien Manéthon (III^e siècle av. J.-C.) fit d'Imotep l'inventeur de l'art de bâtir en pierres de taille. Il était aussi grand prêtre du Soleil à Héliopolis. La masse de pierres devait protéger la momie et les trésors qui l'entouraient, et la forme du tombeau en

faisait une rampe gigantesque qui symbolisait l'aspiration du roi à s'évader du séjour souterrain des morts pour monter vers les dieux. Il est demandé dans les *Textes des pyramides* que l'on dresse un escalier pour faciliter l'ascension du roi décédé vers son père Rê, le Soleil.

À Dahchour, les deux pyramides du règne de Snéfrou, le père de Khéops, pharaon de la IV^e dynastie (env. 2620-2500 av. J.-C.), représentent les étapes intermédiaires entre celles de Djéser et Khéops. Dahchour est un site qui se trouve à une quinzaine de kilomètres de Saqqarah où furent découvertes des nécropoles royales des IV^e et XII^e dynasties. Snéfrou choisit donc ce site pour y édifier la pyramide

rhomboïdale et la pyramide rouge, en pierres provenant d'une carrière locale. La forme rhomboïdale de la première pyramide, qui a gardé l'essentiel de son revêtement de calcaire poli, est due au changement de l'angle d'inclinaison qui passe subitement de 54° à 43° vers la moitié de l'édifice, lui donnant cette forme singulière de pyramide double. Elle représente le dernier stade de l'évolution des pyramides. Les pyramides étaient la partie la plus considérable d'un ensemble architectural entouré d'une enceinte comprenant un temple haut et un temple de la vallée reliés par une rampe.

Les pyramides des V^e et VI^e dynasties (env. 2500-2200 av. J.-C.) sont beaucoup plus petites que celles de la IV^e dynastie. On y trouve des textes : formules d'offrandes, formules magiques pour aider le roi défunt à triompher des obstacles qu'il va trouver sur sa route dans le monde des morts, invocations diverses liées à la légende d'Osiris ou aux thèmes solaires. La pyramide royale construite disparaîtra pendant la XVIII^e dynastie, mais l'architecture funéraire privée connaîtra alors un pyramidion, symbole de protection solaire s'élevant sur la terrasse de la maison funéraire. Un pyramidion est un élément pyramidal constituant le sommet d'une pyramide ou d'un autre monument comme un obélisque. Cette pièce architecturale est un élément important du culte funéraire : on y gravait le nom du défunt et des prières pour préparer le passage dans l'au-delà.

C'est la pyramide de Khéops, fils de Snéfrou, qui, par ses proportions, sollicite le plus l'imagination. Citons Hérodote : « *Il fallut vingt ans pour construire la pyramide elle-même qui est carrée ; chacune de ses faces a huit plèthres de long, autant en hauteur...* » Considérée par les Grecs comme l'une des Sept Merveilles du

monde, elle mesure, à la base, 230,454 mètres du côté sud, 230,253 mètres au nord, 230,357 à l'ouest et 230,394 à l'est, ce qui lui donne une surface de cinq hectares. L'erreur par rapport à un carré parfait est de 20 cm. La pente est de $51^\circ 50'$. La hauteur actuelle est de 138 mètres, et elle devait, à l'origine, en mesurer 146,60. Il a fallu attendre la fin du Moyen Âge pour que cette hauteur soit dépassée. Elle resta pendant 4 000 ans le plus haut édifice de la Terre. Cela explique un peu l'auréole de mystère qui l'entoure. Son volume est de 2 600 000 mètres cubes, ce qui suppose au moins six millions de blocs de pierres. L'orientation suivant les quatre points cardinaux n'est que de 3', celle des angles droits de la base est de 3' également. Nous sommes en présence de prouesses techniques certaines qui doivent nous remplir d'admiration envers les architectes et les bâtisseurs.



La pyramide de Khéops et Sphinx

Les mystères de la construction

Deux thèses s'opposaient dans l'Antiquité : celle d'Hérodote (II, 124-125) et celle de Diodore de Sicile (I, 63). Strabon, qui visita l'Égypte vers 25/24 av. J.-C., parle bien des pyramides mais ne dit rien au sujet de leur construction.

Hérodote parle de gradins successifs sur lesquels on hissait les pierres de complément à l'aide de machines de bois, gradin après gradin. Nous n'avons trouvé ni trace de ces machines ni peintures les représentant sous l'Ancien Empire. L'instrument en bois appelé « ascenseur oscillant », qu'on peut voir au Musée du Caire, pourrait seul correspondre aux machines évoquées par Hérodote, mais les spécialistes ne sont pas d'accord sur la date à partir de laquelle il a été utilisé. Quelle connaissance des méthodes de construction de monuments vieux de plus de 2000 ans les Égyptiens, soumis à la Perse depuis trois générations, pouvaient-ils avoir lorsque Hérodote visita l'Égypte vers 450 av. J.-C. ? En fait, il ne parle que des pierres de parement et reste muet sur la construction du cœur de l'édifice.

Quant à Diodore de Sicile, qui vivait au 1^{er} siècle av. J.-C., il dit que les pierres ont été disposées au moyen de terrasses. On a pensé que l'édifice avait été entouré d'une plate-forme qui, en montant, avait formé une véritable gaine de briques crues, enlevées après la pose du pyramidion, au fur et à mesure du ravalement des côtés, qui devait commencer par le sommet. Rien de plus. Bien des mystères demeurent qui vont enflammer les imaginations et préparer le terrain aux hypothèses les plus extraordinaires. Bonaparte avait calculé que deux millions et demi de

blocs correspondent à un mur de 3 m de haut et de 30 cm d'épaisseur qui ferait le tour de la France ; cela représente aussi 125 000 blocs par an pendant les vingt ans évoqués par Hérodote, à raison de plus de 340 blocs à hisser et placer par jour après les avoir taillés et apportés. Et certaines pierres provenaient de la région d'Assouan.

Laissons de côté le transport (halage et transport sur le Nil). Le problème de l'élévation des pierres est celui qui retient le plus l'attention des chercheurs et du public. On a imaginé une rampe frontale en briques crues, mais la rampe prend de telles dimensions que sa construction représente un travail presque aussi considérable que l'édification de la pyramide elle-même.

On a eu les rampes latérales de l'égyptologue allemand Uvo Hölscher (*Das Grabdenkmal des Königs Khephren*, Leipzig, 1912), la rampe latérale Goyon. Reprenant en partie les théories d'Hölscher, Jean-Pierre Adam propose quatre rampes en zigzag. En 2000, l'architecte français Jean-Pierre Houdin avança l'hypothèse d'une double rampe frontale pour la construction des quarante premiers mètres, puis d'une rampe intérieure pour la suite des travaux. L'architecte travaille en partenariat avec Dassault Systèmes et à l'aide de la simulation en trois dimensions. Des mesures micro-gravimétriques effectuées par EDF en 1986 ont révélé des différences de gravité dans l'infrastructure des pyramides. Les dégâts du côté nord de la pyramide de Mykérinos révèlent un massif interne en gradins. Est-ce la fin du mystère ou le début d'une nouvelle polémique ?

Des explications plus ou moins scientifiques

Dès le IV^e siècle, Julius Honorius et Rufin rapportent la légende selon laquelle les grandes pyramides étaient les greniers à blé édifiés par Joseph en prévision des sept années de vaches maigres (*Genèse*, XLI). Cette légende se retrouve dans la décoration d'une coupole de Saint-Marc à Venise. Des auteurs arabes rapportent que Khéops avait été averti en songe de faire ériger sa pyramide comme abri contre le Déluge. À travers les siècles, ces gigantesques constructions de pierre ont excité l'imagination. La raison principale tient peut-être au fait que, rarement dans l'histoire de l'humanité, les éléments ayant permis leurs constructions ne se réuniront à nouveau : un pouvoir théocratique tout-puissant, un pays prospère, une administration très développée, une main-d'œuvre nombreuse, et un savoir empirique considérable.

Comme l'égyptologie naissante du XIX^e siècle posait plus de questions qu'elle ne pouvait apporter de réponses, des mythes modernes ont vite rempli les vides qu'elle avait laissés. En dépit de toutes les réfutations appuyées sur l'archéologie, les sciences et l'histoire, ils restent encore bien vivaces dans la culture contemporaine. On tombe donc facilement dans une pensée de type gnostique, un synchronisme abusif qui opère une synthèse entre l'idéalisme grec, l'astrologie babylonienne et la physique égyptienne. Tout monument pharaonique finit par receler la connaissance absolue en symbolisant la correspondance entre la terre, le corps humain et le cosmos. Si l'on ajoute que les

Égyptiens étaient friands de magie, tous les éléments sont réunis pour mettre en branle l'imagination que Malebranche appelait « *la folle du logis* ».

La grande pyramide serait une Bible de pierre qui cacherait une révélation dans ses proportions. Cette révélation est divinitaire, mystique ou scientifique. Cette idée fut reprise dès le début du XIX^e siècle par E.-F. Jomard¹. Selon ce dernier, la grande pyramide n'aurait pas été simplement un tombeau de roi, mais surtout un monument de la science égyptienne, où celle-ci aurait « *déposé, peut-être même voulu cacher des résultats importants que la méditation découvre aujourd'hui* » ; se fondant sur une évaluation erronée qu'il fit de la valeur de la coudée royale, E.-F. Jomard crut comprendre que la pyramide de Khéops enseignait le système métrique.

L'astronome écossais Charles Piazzi Smith publia en 1864 des mesures de la pyramide de Khéops assorties de commentaires. Il avait trouvé une unité de mesure, le « pouce pyramidal » qui aurait véhiculé sous une forme abrégée quantité d'informations cosmiques fondamentales. Il avait déduit de calculs complexes que la grande pyramide dévoilait le chiffre pi, la circonférence de la Terre, la distance de la Terre au Soleil. En rapportant chaque pouce pyramidal à une année donnée, il avait de plus découvert que l'édifice constituait une mine de renseignements chronologiques sur l'histoire du monde. Malheureusement pour lui, il avait calculé selon ce principe que la fin du monde devait se

1. Edme-François Jomard (1777-1862), polytechnicien, ingénieur géographe. Il se joignit à l'expédition de Bonaparte comme secrétaire de la commission scientifique. Chargé de rédiger la *Description de l'Égypte*, il consacra à cette tâche dix-huit années de sa vie. Son travail personnel s'intitule *Recueil d'observations sur l'Égypte ancienne et moderne*.

produire en 1881. Ses idées ont cependant fait de nombreux adeptes qui continuent aujourd'hui à défendre certaines de ses théories. C'est ainsi qu'on prétendit, en 1936, avoir découvert que les constructeurs de la pyramide avaient prévu la Première Guerre mondiale ; en 1942, on remarqua qu'ils avaient annoncé 1939.

On rapprochera de ce type de pensée les travaux de Fulcanelli. Parurent sous ce nom en 1926 et 1930 deux ouvrages ésotériques sur la symbolique alchimique, *Le Mystère des cathédrales* et *Les Demeures philosophales*. L'auteur, dont l'identité reste inconnue, prétendait poser un nouveau regard sur les secrets que les alchimistes auraient laissés dans la pierre. Fulcanelli s'intéresse en particulier aux cathédrales de Paris et d'Amiens et à l'hôtel Lallemand à Bourges. Allons à la limite du délire : certains ont voulu voir dans les grandes pyramides des édifices destinés à concentrer de l'énergie pour correspondre avec les extraterrestres !

Un mystère qui tourmente les partisans d'explications paranormales est celui de la question de savoir comment le concept de la pyramide est apparu dans les deux cultures séparées que sont l'Égypte et l'Amérique centrale. La réponse qui vient tout naturellement à l'esprit des adeptes du mystère est que les Égyptiens colonisèrent l'Amérique centrale et enseignèrent aux Indiens leurs techniques de construction ! Or, le nom de « pyramide » a été appliqué aux monuments américains par pure analogie. Si une pyramide égyptienne et une « pyramide » américaine se ressemblent de loin, une étude sérieuse des deux monuments en montre les différences essentielles. Énormes soubassements, les monuments d'Amérique centrale sont plus proches des ziggourats² orientales que des tombes royales de l'Égypte. Les premiers ont un angle assez bas pour qu'on puisse monter jusqu'aux temples qui les couronnent, les secondes sont des superstructures de tombes que l'on ne devait plus gravir.

Les erreurs de la « pyramidologie »

L'erreur fondamentale consiste à imaginer que les Égyptiens avaient des hautes connaissances scientifiques. « *Sur les choses humaines, ils furent d'accord pour me dire que les Égyptiens avaient, les premiers, découvert le cycle de l'année et réparti sur douze mois le cours des saisons, ceci, disent-ils, en se réglant sur les astres. Leur système paraît plus habile que celui des Grecs, en ce que les Grecs doivent, tous les deux ans, ajouter un mois intercalaire, pour faire correspondre leur calendrier aux saisons, tandis que les Égyptiens, grâce à leur douzième*

mois de trente jours, ajoutent simplement à chaque année cinq jours complémentaires et restent ainsi en accord avec le cycle des saisons. » (Hérodote, *Enquête*, II, 4)³ Tout cela relève de l'observation et les mathématiques égyptiennes étaient utilitaires, éloignées, en général, de l'abstraction mésopotamienne. Les documents écrits sont rares et on a échafaudé des hypothèses à partir des monuments. L'approximation de pi à 3,16 en géométrie n'était, d'après les documents recueillis, qu'une recette pour calculer l'aire d'un disque.

2. Une ziggourat est un édifice religieux mésopotamien en forme de pyramide à étages.

3. Cinq jours dits « épagomènes » étaient ajoutés aux douze mois de trente jours, mais des décalages étaient provoqués par l'absence d'un système comparable à celui de l'année bissextile.

L'abbé Moreux⁴, éminent directeur de l'observatoire de Bourges, se laissait parfois entraîner, dans ses ouvrages de vulgarisation, par un zèle apologétique qui nuisait à son raisonnement scientifique. Dans *La Science mystérieuse des Pharaons* (Paris, 1923), partant de la coudée sacrée égyptienne, estimée à 635,660 mm, il écrit : « Multipliez maintenant cette coudée par dix millions et vous trouverez 6 356 000 mètres. C'est précisément la valeur que notre science actuelle assigne à la longueur du rayon polaire de la Terre ; le nombre de kilomètres est exact, l'écart ne porte que sur le chiffre suivant 6 au lieu de 7, mais nos mesures actuelles comportent encore une incertitude du même ordre de grandeur. Ainsi, la coudée sacrée représentait la dix-millionième partie du rayon polaire de la Terre... » (ibid., p. 31)

Il convient de souligner le « ainsi ». Nous sommes en présence du raisonnement juste mais gratuit qui devient une preuve nécessaire. On peut multiplier la coudée par dix millions, mais si on multipliait une autre mesure de la pyramide par un autre nombre et qu'on appliquait d'autres opérations mathématiques, on pourrait certainement obtenir des résultats stupéfiants comme la distance de la Terre à Mars ou à Saturne ! Ceux qui voient Alésia ici ou là procèdent d'une manière voisine : ils raisonnent sur carte sans tenir compte de l'archéologie et en sollicitant les textes pour qu'ils s'adaptent à leur vision des choses. L'abbé Moreux trouva de nombreux autres résultats stupéfiants, mais la technique moderne a montré que

certains de ses calculs étaient erronés, par exemple ceux qui prouvaient que la multiplication de la densité des pierres de la grande pyramide par son volume donnait la densité de la Terre.



Alésia

On a également prétendu que la pyramide de Khéops avait été construite en tenant compte du nombre d'or. Ainsi, le rapport entre la longueur de la plus grande pente d'une des faces et la demi-longueur du côté correspond au nombre d'or⁵. Or, les mathématiciens de l'époque étaient incapables d'un tel calcul, pas plus d'ailleurs que ne le seront les architectes du Parthénon où on le trouve également. Et si ce nombre correspondait d'abord à une harmonie esthétique sans considération mathématique consciente ? Quant à ceux qui découvrent l'histoire du monde dans la pyramide de Khéops, leurs trouvailles suivent toujours l'événement. Nous nous intéresserons à leurs propos quand ils auront annoncé à l'avance un fait important...

4. Théophile Moreux (1867-1954) : fils d'un instituteur berrichon, il devient prêtre et est nommé professeur de mathématiques au petit séminaire de Bourges. Correspondant avec Camille Flammarion, il fonde en 1899 son premier observatoire d'astronomie qu'il installe au petit séminaire de Bourges. Il participe à de nombreuses expéditions scientifiques. C'est ainsi qu'il a pu étudier plusieurs éclipses totales de Soleil. Il a consacré une grande partie de son temps à l'étude du Soleil et à ses influences sur la Terre.

5. Le nombre d'or est un rapport entre deux longueurs tel que le rapport de la somme des deux longueurs sur la plus grande soit égal à celui de la plus grande sur la plus petite. On le désigne par la lettre grecque *phi* en l'honneur de Phidias qui ne pouvait le connaître que de manière empirique. Le Parthénon fut d'ailleurs conçu par Phidias, Ictinos et Callicratès.

Pourquoi la seule Égypte ?

Situé dans la partie septentrionale du Champ de Mars, à mi-chemin entre le Mausolée d'Auguste et le Panthéon d'Agrippa, l'*horologium* d'Auguste était unique dans l'Antiquité. Il s'agissait d'un gigantesque cadran solaire, occupant une vaste place pavée de marbre, sur laquelle étaient tracées des graduations astronomiques et des inscriptions en bronze, dont quelques-unes ont été retrouvées. Un archéologue allemand a soutenu que le 23 septembre, jour anniversaire de la naissance d'Auguste, l'ombre portée de l'obélisque atteignait l'*Ara Pacis*, l'Autel de la Paix construit dans le même complexe, et passait la porte pour atteindre l'autel central. Ainsi, tout ce qui se trouvait représenté dans ce monument, la fin du chaos, le retour de la paix, de la prospérité et de la piété, semblait écrit dans les astres, suivant un plan divin. L'ordre cosmique avait désigné Auguste comme un être véritablement providentiel pour Rome. Or nous n'avons jamais entendu parler de science ésotérique à propos de ce monument.

L'éloignement dans le temps, le manque de documents, la proximité du désert, la fascination d'une civilisation qui consacrait plus d'ingéniosité, d'efforts et de dépenses pour le culte des morts que pour le monde des vivants, expliquent les fantasmes qui entourent les pyramides. Avec l'aide des sciences exactes, la science historique fait peu à peu reculer les incertitudes et réduit la part du mystère, mais il restera toujours des esprits qui ne goûteront pas l'austère et sublime saveur du Vrai et chanteront avec le poète :

« Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?

Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau ! »

(Baudelaire, *Le Voyage*)

Gérard Bedel

ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- ADAM J.-P., *L'Archéologie devant l'imposture*, Paris, 1992.
- DAUMAS F., *La Civilisation de l'Égypte pharaonique, Les grandes civilisations*, Paris, 1988.
- DIODORE DE SICILE, *Naissance des Dieux et des Hommes*, trad. M. Casevitz, Paris, 2000.
- GOYON J.-C., GOLVIN J.-C., SIMON-BOIDOT C., MARTINET G., *La Construction pharaonique du Moyen Empire à l'époque gréco-romaine, Contextes et principes technologiques*, Paris, 2004.
- HÉRODOTE, *L'Enquête*, trad. A. Barguet, Paris, 1985.
- HOUDIN J.-P., BRIER B., *Le Secret de la grande pyramide*, Paris, 2009.
- MONTET P., *La Vie quotidienne en Égypte du temps des Ramsès*, Paris, 1946.
- PIRENNE J., *Histoire de la civilisation de l'Égypte ancienne*, Neuchatel-Bruxelles, 1962-1963, 3 vol.

FOCUS

Le mythe de la malédiction des Pharaons : la tombe de Toutankhamon

Novembre 1922, en Égypte : Howard Carter, archéologue amateur, formé « sur le tas », met à jour, grâce aux fonds de son mécène, lord Carnarvon, un des joyaux de la Vallée des Rois, la tombe du pharaon Toutankhamon. Les ouvriers du chantier le mettent en garde contre une malédiction qui voudrait que tous ceux qui entrent dans le tombeau fussent punis de mort. Un mauvais présage n'avait-il pas eu lieu quelques jours auparavant quand le canari de Carter avait été dévoré par un cobra – le serpent qui veille sur les momies des pharaons – entré dans sa cage ?

Or, après quelques mois, on ne dénombre pas moins de vingt-sept décès, plus ou moins suspects, parmi les membres de la célèbre expédition ou dans leurs familles : en premier lieu, le noble anglais, puis son frère, son infirmière et son secrétaire. Ensuite, ce furent les égyptologues George Bénédicte et Arthur Mace qui moururent subitement. Immédiatement, après un article du célèbre Conan Doyle, la nouvelle fait le tour du monde : ils ont été victimes de la malédiction du pharaon !

D'ailleurs, ne trouve-t-on pas des menaces dans les tombes égyptiennes ? Plusieurs journaux les ont reproduites. Les malédiction, dont on prenait soin d'entourer les défunts, se seraient-elles alors réalisées ? Le sort de l'expédition Carter-Carnarvon serait la preuve, pour peu d'être doté d'un peu d'imagination, que l'on ne pénètre pas

impunément dans les tombeaux de l'ancienne Égypte. Des romans, des films, un certain nombre d'ouvrages, plus ou moins scientifiques, vont faire leur miel de cette aventure et de cette vérité désormais établie.

En fait, le tombeau de Toutankhamon ne renfermait nullement d'inscriptions menaçant tout violateur de la vengeance du défunt. En revanche, il est vrai que dans le droit positif de l'ancienne Égypte, la loi des pharaons punissait les pillers de tombes de sanctions allant jusqu'à la mort. Cependant, force est de constater que cette menace ne produisit que bien peu d'effets. Même à l'époque pharaonique, les pillers sévissaient déjà ; et, par la suite, ils continuèrent leur œuvre. Toutes les tombes royales furent « visitées ». La seule qui ait véritablement échappé au saccage est celle de Toutankhamon, même s'il a été prouvé qu'elle avait été trouvée par des voleurs bien avant



Howard Carter et un porteur d'eau dans
la tombe de Toutankhamon en 1922

Carter. Il semble même que le pillage des tombes était une activité touchant toutes les catégories sociales. Dans le *Conte de Rhampsinite*, Hérodote rapporte l'histoire d'un architecte qui, lors de l'édification d'une pyramide, avait prévu un passage connu de lui seul, afin de pouvoir aisément vider la tombe de ses trésors.

Surtout, tous ceux qui croient à cette fameuse malédiction paraissent avoir omis un élément d'importance : ni Carter, ni la fille de Carnarvon, lady Evelyn, ni l'égyptologue Callender, qui entrèrent les premiers dans la tombe de Toutankhamon avec le lord anglais, ne moururent de mort suspecte ! En outre, bien des morts recensés dans la liste des personnes supposément poursuivies par la vengeance du pharaon n'ont jamais visité sa tombe et ne sont même jamais allés en Égypte ; à l'inverse, tous ceux qui s'y sont rendus ne sont pas décédés de manière dite mystérieuse !



La chambre funéraire de Toutankhamon, dans la vallée des Rois, en Égypte

Enfin, si Toutankhamon est si célèbre, ce n'est pas en raison d'une vie édifiante : il n'a régné que quelques années (il meurt vers vingt ans) et il était l'un des plus obscurs des pharaons au sein, pourtant, d'une grandiose dynastie, la XVIII^e. Sa renommée vient de son tombeau qui fut l'un des rares, pour ne pas dire le seul, qui contenait, lorsqu'il fut découvert, la plus grande partie de ses trésors : le sarcophage et le mobilier funéraire. Par conséquent, les morts liées au tombeau de Toutankhamon n'ont frappé l'imagination que parce qu'elles ont été associées, de manière plus ou moins solide, à cette remarquable découverte archéologique.

Au final, il paraît assez évident que, si les anciens Égyptiens croyaient en une vie après la mort, ils n'imaginaient pas sérieusement de se voir poursuivis par un fantôme venu d'outre-tombe ! Cette croyance ne semble donc émouvoir que les esprits très cartésiens – sans croyance et sans foi ? – de certains Européens du XX^e siècle...

Pierre Ravaille et Alix Ducret

ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

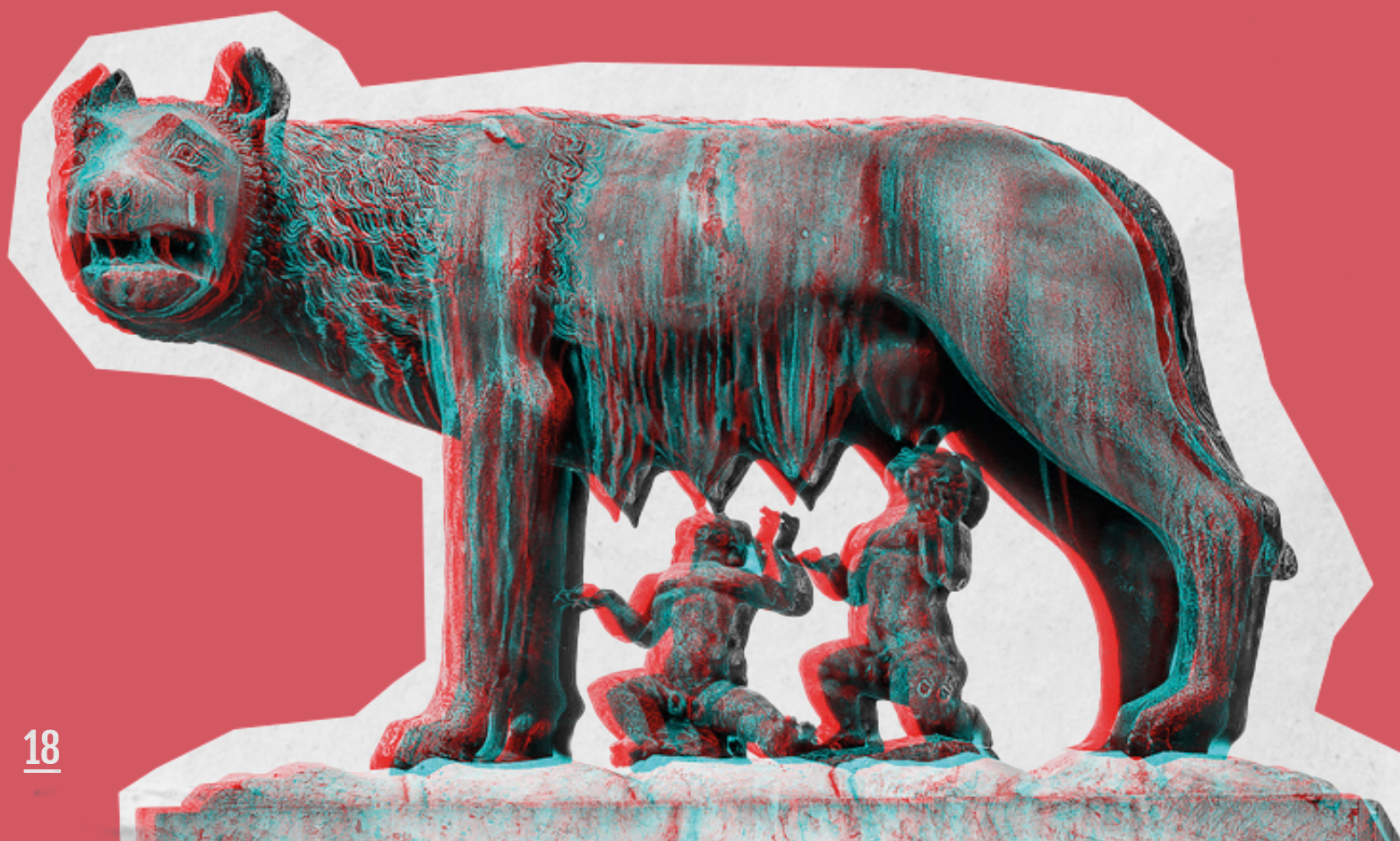
- CARTER H., *La Fabuleuse découverte de la tombe de Toutankhamon*, trad. de l'angl., Paris, 2004.
- DESROCHES-NOBLECOURT Ch., *Toutankhamon*, Paris, 2004.
- HAWASS Z., VANNINI S., *Le Trésor de Toutankhamon*, Paris, 2008.
- VERNUS P., YOYOTTE J., *Dictionnaire des pharaons*, Paris, 2004.

2. LES MYTHES FONDATEURS DE LA ROME ANTIQUE

« *Quae sunt regni sine magnae latrociniae* », que sont les règnes sinon de grands brigandages (Thomas d'Aquin). Mesurée à l'aune de ce penseur, Rome serait-elle le plus grand et le plus durable des « *brigandages* » que l'Europe ait pu connaître ?

L'image historique de Rome est empreinte de grandeur. Impressionné par l'ampleur de ses conquêtes et la durée

de son *imperium* sur tant de peuples, on se trouve porté à croire à son destin « divin ». Faut-il croire aux mythes fondateurs de Rome si l'on peut constater que certains contemporains n'y croyaient pas ? Il se peut également que les historiens ou érudits, admirateurs de Rome, aient ajouté, par l'étude, des mérites à cette cité devenue Empire. Rome représente-t-elle une singularité historique ou un amalgame européen ?



Il convient d'observer ces mythes dans l'hypothèse de leur utilité politique, avant de vérifier si le regard porté sur cette civilisation n'a pas été modifié par les

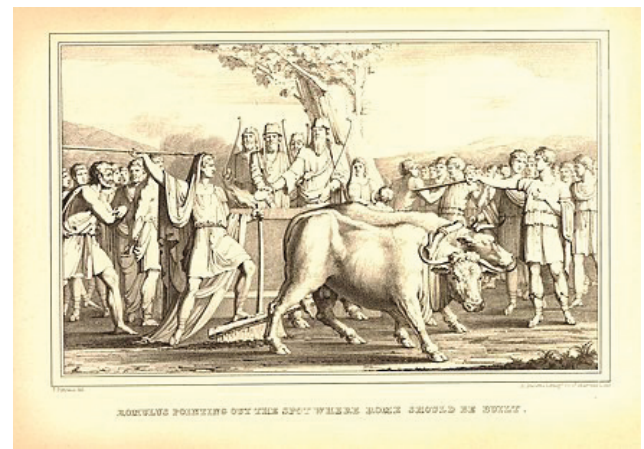
lectures historiques apportées par les zéloteurs de la Rome éternelle, ou ses détracteurs.

Des origines divines des frères jumeaux ?

Il ne semble guère douteux que la foison d'ascendances divines associées dans le berceau de Rome a pu résulter de créations d'auteurs épiques : Naevius et Ennius, ou historiques : Tite-Live, Varron. À l'époque historique, les commandes littéraires des empereurs, Octave ou Trajan, n'auront aucune peine à trouver des auteurs disposés à enrichir encore le riche tableau de l'épopée romaine. Cependant un tableau aussi « béni des Dieux » doit-il être reçu sans réserves ?

Romulus et Remus, fil de Mars et de Rhea Sylvia (fille du roi d'Albe Numitor), abandonnés sur le Tibre dans une corbeille, comme Moïse, d'une louve. Les deux nourrissons, bien élevés par leur mère adoptive, devenus chefs d'une bande de bergers, eurent l'idée de fonder un établissement sédentaire. Pour ce faire, l'un d'entre eux procéda selon le rituel commun aux populations indo-européennes. Le rôle du roi est de définir la règle, au sens de limite, ceci aussi bien au physique qu'au figuré : *regere fines*. Au moyen d'une charrue, Romulus traça le premier *pomoerium*, « le lieu de l'honneur », où l'on ne peut entrer en armes. Le destin, ou la concurrence fraternelle, voulut que son frère Remus éprouvât le besoin de franchir cette limite, devenant la première victime expiatoire du nouvel ordre romain qui venait d'apparaître. Le premier *sacer-dote*, la première « offrande du sang », qui baptisa le sillon de Rome, était celui du frère du jeune roi, dans un schéma parallèle à celui d'Abel

et Caïn. On doit à Tite-Live et à Varron de croire que ces événements se sont produits en 753 avant J.-C.



Lithographie du XIX^e siècle représentant Romulus qui trace le sillon du *pomoerium*

Non contents d'être fils de Mars, les jumeaux Romulus et Remus ajoutent une autre ascendance divine à leur statut de demi-dieux. Le roi d'Albe, leur grand-père Numitor, n'est autre que le descendant du « dernier des Troyens », Énée. Cette branche troyenne pose d'emblée Rome en égale, ou en rivale, de la dignité grecque, et fait, de plus, remonter la filiation de Rome à la déesse Vénus. Ainsi la *gens Iulia*, fondatrice d'Albe, présente des lettres de noblesse difficilement égalables. Son brillant rejeton Caius Iulius Caesar ne manquera jamais de s'en faire gloire.

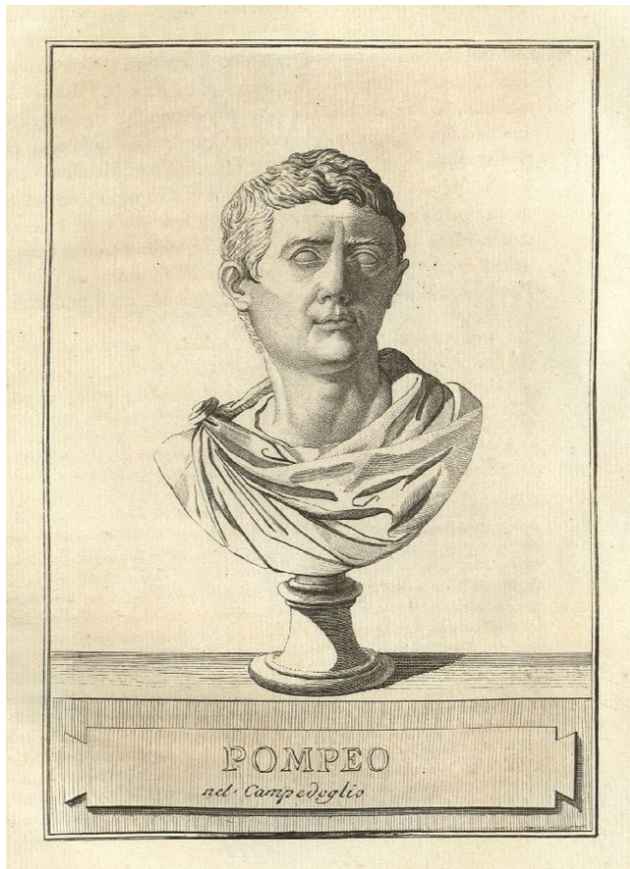
Cette profusion d'ascendances divines ne fait-elle pas un peu trop ? Le qualificatif « snob » vient de l'inscription abrégée : *sine*

nobilitatum, apposée dans les pensionnats anglais sur les lits des internes qui ne disposaient d'aucun quartier de noblesse. Ces malheureux « en faisaient trop » pour masquer l'indignité présumée de leur origine. Les Romains n'auraient-ils pas agi

de même ? Un Gaulois, Trogue Pompée, relayé par Justin, semble se complaire à donner des éléments qui contrarient cette vision, peut-être un peu trop « parfaite », d'une Rome prédestinée par son origine divine.

Des origines morales peu recommandables ?

À un moment où Rome, encore mal remise des *tumulti gallici* comme de la première guerre punique, commence à intervenir en Illyrie au profit de certains de ses alliés, ses ambassadeurs sont reçus par les Grecs étoliens que, pourtant, ils menacent. Les diplomates étoliens ne manquent pas de dresser un tableau sans complaisance des capacités militaires romaines, comme de leurs origines (Justin, XXVIII, 2, 1-13).



Troque Pompée

« Les Étoliens écoutèrent avec morgue l'ambassade des Romains, leur objectant les Puniques et les Gaulois, par lesquels ils avaient été taillés en pièces au cours de tant de guerres, et disant qu'avant de transférer leurs armes contre la Grèce, il leur fallait ouvrir contre les Carthaginois les portes que la peur de la guerre punique avait fermées. [...] Quand les Romains étaient éperdus après l'incendie de leur ville, la presque totalité de l'Italie avait été occupée par les Gaulois ; qu'ils chassent donc les Gaulois d'Italie avant de menacer les Étoliens et qu'ils commencent par protéger leurs biens ! » À ce tableau, peu honorable, des armes romaines, les Étoliens ne craignent pas d'ajouter, en corollaire, la tare d'une origine plus que douteuse des Romains.

« Quelle sorte d'hommes étaient donc les Romains ? N'étaient-ils pas des bergers qui occupaient un sol arraché par brigandage à ses véritables maîtres, qui, comme ils ne trouvaient pas d'épouses à cause du déshonneur de leur origine, en avaient enlevé par une violence officielle, qui enfin avaient fondé la ville elle-même par un parricide, et arrosé les fondations de ses murs avec le sang d'un frère ? » Il semble que les ambassadeurs étoliens n'aient pas craint de répondre point par point à chacune des prétentions divines de l'épopée mythique de Rome.

« Souviens-toi que tu n'es qu'un homme. » Ces mots devaient, à l'époque républicaine, empêcher l'esclave préposé à tenir la couronne de lauriers du général

trionphant de sortir de sa situation, et de tenter de « *s'emparer de la souveraine puissance* ». On peut se demander si l'humour gaulois de Trogue Pompée n'a pas voulu rappeler de la même manière

aux Romains certains moments peu glorieux de leur histoire, afin de leur faire « garder raison » quant à leurs origines divines. L'époque moderne a-t-elle ajouté aux mythes romains ?

L'originalité de la langue latine ?

Notre image de Rome repose sur une vision inconsciente des réalités européennes antiques. Celles-ci portent naturellement sur la langue de ces populations. Il se trouve qu'épigraphie et linguistique rapprochent aujourd'hui, plus que par le passé, les peuples d'Europe. À ce constat, on peut poursuivre le questionnement et tenter de savoir si les Romains ont imposé leur modèle au monde ou amalgamé avec efficacité les solutions alors disponibles dans les pays qu'ils avaient conquis.

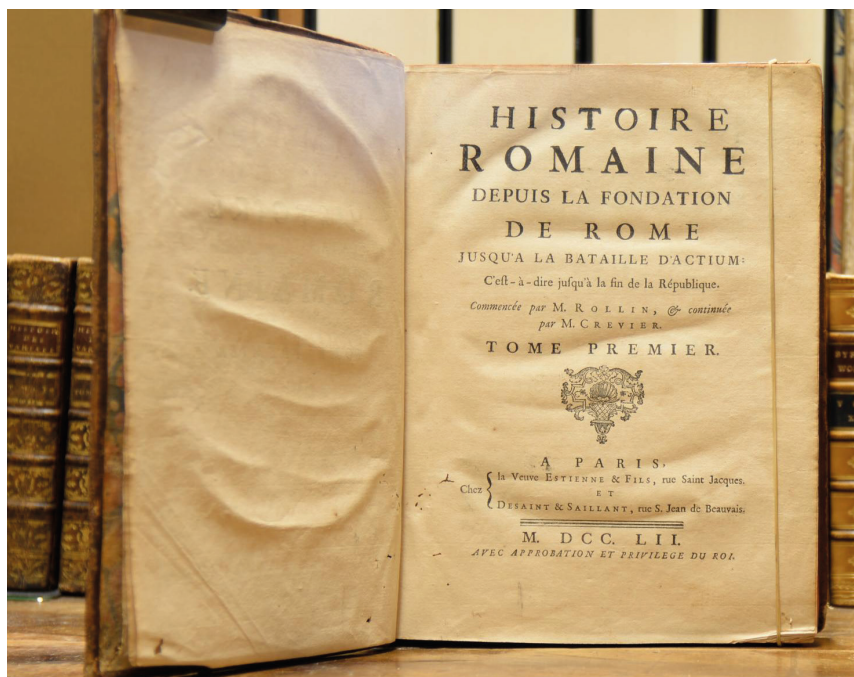
Si l'on veut observer les plus anciennes traces laissées par les Latins proto-historiques, on ne peut négliger l'inscription *Duenos*, premier écrit attribué au vieux latin, daté d'environ 620 avant J.-C. Or, cette inscription, de type runique, entre en contradiction avec l'image méditerranéenne associée à la culture latine. Cette difficulté résulte d'une volonté, apparue au XIX^e siècle, de séparer artificiellement les Européens par les représentations historiques. L'étude des runes fut inaugurée par Wilhelm Grimm en 1821. Les frères Grimm ont confirmé la croyance de la mythologie scandinave selon laquelle les runes constituent un phénomène d'origine divine et sacrée puisque leur invention est due à Odin. Si cette opinion est bien celle présentée dans les textes mythologiques scandinaves, les scientifiques marquent généralement une certaine distance par rapport aux assertions mythologiques. Cette approche, mythique, de l'origine des runes a conduit à séparer les découvertes

épigraphiques selon leur position géographique. Les inscriptions découvertes au nord des Alpes furent regardées comme « runiques », tandis que les mêmes inscriptions devaient être attribuées au sud de ce massif à l'alphabet étrusque. C'est-à-dire à un monde parfaitement étranger, puisque non indo-européen. Aujourd'hui, non seulement la similitude des diverses formes d'alphabets nord-italiques et des formes les plus anciennes de runes apparaît à l'observateur entre les inscriptions celto-étrusques d'Italie du Nord et runiques du domaine germanique. Les diverses variantes de l'alphabet étrusque ont servi à rédiger les inscriptions en langues lépontique, vénète, osco-ombrienne. L'épigraphie « runique » ou celto-étrusque unit en réalité des régions importantes d'Europe, aussi bien les domaines germaniques qu'italiques ou ibériques, puisque les tables de bronze osques, volsques, ombriennes et celtibères montrent l'apparement de leurs écritures. Les tables de bronze de Botorrita, également désignées *Tabulae Contre-biensis*, bilingues, présentent une version en langue celtibère, rédigée dans un alphabet dont la proximité avec les formes celto-étrusques d'Italie du Nord ou runiques d'Allemagne a été observée. Aujourd'hui, alors que recule le prisme national de lecture de l'histoire, la propagation des écritures nord-italiques semble montrer la lente migration des formes variantes d'une culture partagée. Un tel tableau correspond aux descriptions envisagées par les paléo-ethnologues et

les linguistes. Les vagues successives de peuples indo-européens, peu différenciés entre eux, ont donné naissance à la fois aux rameaux italo-celtiques puis germaniques du peuplement européen. Le Norvégien celtisant Carl Marstrander avança l'hypothèse, aujourd'hui retenue par la majorité des chercheurs, de l'apparement des alphabets runiques avec les alphabets celto-latins de l'Italie du Nord. Le plus vieil objet inscrit d'Allemagne est un anneau gravé d'un alphabet nord-italique, ou rhétique, dit de Sondrio, qu'en d'autres temps on eût qualifié de « runique ». Récemment découvert dans les Préalpes souabes, cet anneau gravé reçoit une datation de la seconde moitié du v^e siècle avant J.-C. Cette découverte conforte la théorie de l'origine celto-étrusque des runes. L'inscription runo-latine *Duenos* conduit à constater non pas une singularité de la civilisation scripturale romaine, mais son apparement européen. Ce qui se poursuit par la question de la situation de la langue latine dans son environnement européen antique.

L'épigraphie européenne ancienne révèle un vocabulaire commun entre inscriptions runiques et nord-italiques. Une proximité linguistique entre Germains et Romains serait-elle envisageable ? Le premier point à observer, pour répondre à cette question, relève de la chronologie de l'attestation des langues européennes, d'après l'observation du terme *teute*. En second lieu, le scandinave *logsognumadr*, un archétype des termes germaniques, ne démontre-t-il pas la différence caractéristique entre les langues latines et germaniques ?

La répartition indo-européenne du terme *teute* donne : le celtique, *teuto*, gothique, *thiuda*, illyrien, *teuta* / *teuti*, irlandais, *tuath*, lituanien, *tauta*, osque, *touto*, persan, *tode*, vieux norrois, *thjodh*, pour une signification commune à toutes ces langues, où ce terme signifie « peuple ». À ces sens identiques, on doit ajouter les significations apparentées : ombrien, *tota* pour « cité », vieux prussien, *tauto* pour « pays », hittite *tuzzi* pour « armée », sans oublier le latin *totus* et le



Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium, commencée par M. Rollin et continuée par M. Crevier

français *tout*. Cet exemple montre à la fois la proximité linguistique de ces peuples, le parallélisme des concepts de peuple, cité, armée, et une certaine aire géographique de répartition de ces termes au sein du phénomène indo-européen. Il est pourtant nécessaire de souligner l'erreur induite par l'absence de chronologie dans une telle comparaison. Si l'on rétablit le facteur temporel, il apparaît que la comparaison évoquée met en jeu des éléments provenant d'époques très éloignées entre elles. L'empire hittite a ainsi eu le temps de disparaître (-1200), avant que la langue latine ne soit attestée (VII^e siècle avant J.-C.).

Si une comparaison n'est pas choquante entre avestique, celtique, latin, osque et ombrien, dont l'ancienneté est de même ordre, elle pourrait le devenir, au moins pour la représentation historique de ces peuples, si l'on compare latin et lituanien, langue qui ne se trouve attestée qu'à partir du XVI^e siècle. Entre vieux prussien et hittite, un tel exercice fait réaliser un bond chronologique de près de trois mille ans. Il semble naturel que la méconnaissance de tels écarts temporels puisse engendrer quelques difficultés lorsque Histoire et Linguistique tentent de se rencontrer. Concernant la représentation historique des peuples européens, il n'est pas rare, sur les cartes représentant les mouvements, ou les évolutions culturelles de l'Europe antique, de voir figurer dès la période néolithique des Germains, des Baltes ou des Slaves, alors qu'il faudra attendre entre trente-huit et quarante-six siècles pour rencontrer la première attestation des langues évoquées par ces désignations ethniques. Pour l'attestation de leur langue, Germains et Slaves sont absents de l'Antiquité européenne. Enfin, le bouquet des termes apparentés à *teute*, ci-dessus, désignant « le peuple » ou « l'armée », implique-t-il que les Latins, Celtes, Illyriens,

Osques, Perses et Germains aient connu la nécessité de s'emprunter mutuellement ce terme, alors qu'ils ont pu disposer en commun de cet héritage ? Les Latins se servent depuis fort longtemps de *totus* tandis que les premiers textes du germanique occidental apparaissent au milieu du VIII^e siècle après J.-C.

Le *logsognumadr* dit le droit dans le tribunal scandinave. Ce rôle constitue la fonction très honorable du plus grand témoin du droit nordique, Snorri Sturluson, écrivain islandais du XII^e siècle, grâce à qui nous avons une connaissance détaillée du fonctionnement judiciaire scandinave. Il convient d'observer l'étymologie intime de ce mot composé. Ce terme tripartite décrit « l'homme », *madr*, qui « dit » *sogen*, la « loi », *loga*. Contrairement à l'idée que donne la forme du mot composé, chacun de ses composants appartient au vocabulaire européen commun. Le terme *madr*, pluriel *menn*, vient, par un mécanisme renforcé de mutation consonantique, du *man* générique européen : « l'homme ». Le terme *man* est en effet observable aussi bien dans le nom celtique du peuple gaulois des Cenomans, que dans le qualificatif latin *decumane* pour la porte du camp où « dix hommes » peuvent passer en armes. Quant au mot scandinave *loga*, il convient de le rapprocher de ses équivalents européens : latin *leges*, vieil anglais *laga* et, dans un rapport sémantique plus distant, le grec *logos*. Pour désigner la loi, les Européens anciens ont usé du même terme. Enfin, le verbe *sogen* a donné la forme substantive *saga*, terme devenu célèbre désignant les récits qui étaient donnés à l'assemblée lors des réunions festives. Si l'on veut se souvenir du sens du vieux latin *sagus*, pour « ce qui est clamé d'une voix forte », « une prophétie », on constate à nouveau une proximité sémantique existant entre Latins et Scandinaves. La société romaine était-elle si singulière dans son environnement européen ?

L'originalité de la société romaine ?

On s'est longtemps représenté le peuple romain, sorti du *Latium*, comme ayant réussi à imposer par la force son modèle militaire, comme son modèle de civilisation, à tous les pays conquis. Il apparaît pourtant, selon Frontin, que le camp romain a été copié sur celui du général éolien Pyrrhus. L'effectif des légions de six mille hommes est, d'après Végèce, une caractéristique partagée avec les Gaulois, les Macédoniens et « autres barbares », de même que Justin précise de nombreuses ressemblances entre l'organisation militaire romaine et celle des Illyro-Macédoniens. Parmi ces similitudes, il convient de relever l'acclamation de l'*imperator*, du général en chef, qui se produit au sein de l'armée romaine comme pour un général illyrien ou macédonien. Celui-ci se trouve muni du même manteau rouge et est également accompagné d'un aigle. Le célèbre casque de l'armée romaine a bien été inspiré d'un modèle de casque gaulois d'Italie du Nord. Quant à l'épée longue, Tacite témoigne qu'elle a pour modèle la *spatha* bretonne. Enfin, la cavalerie romaine n'est devenue capable de charger à la lance qu'après avoir adopté la « culotte » des cavaliers celto-illyriens ou mèses. À une époque plus tardive, l'adoption de la cavalerie lourde, les cataphractaires, vient de l'influence des Alains et autres cavaliers caparaçonnés venus de l'est. L'armée romaine et son organisation unique ne sont donc pas *sui generis*. Le génie qui l'a fait naître est plutôt celui du patient amalgame des solutions efficaces, au niveau européen, de la part d'un peuple toujours en situation démographique minoritaire, et par là économe de son sang (Tite-Live). Ce conservatisme serait-il caractéristique de la pensée romaine ?

La langue romaine, déjà présente au VII^e siècle avant notre ère, reste une langue internationale au XXI^e siècle. Ce fait démontre, à l'instar du sanskrit, la capacité de survie exceptionnelle de ces deux langues sacrées. Ammien Marcellin, grec, ardent défenseur de la « *belle langue* » romaine, annonce que les Romains constituent le peuple le « *plus pieux de la terre* » ! Pourquoi la langue romaine est-elle sacrée ? Comment se fait-il que cette langue sacrée ait pu résister à un changement de religion sans perte de statut ? En face de l'araméen, langue du Christ, le latin a pu s'imposer, alors qu'il représentait la langue officielle du culte polythéiste romain. Les premiers chrétiens semblent avoir entendu l'opinion d'Ammien Marcellin. Mais pourquoi la langue latine constituerait-elle le véhicule privilégié de l'expression de la piété ? Pour former une hypothèse de réponse à une telle question, il semble qu'il faille faire un détour par le rapport du sanskrit avec l'expression sacrée. Dès le IV^e siècle avant notre ère, le premier grammairien du sanskrit, Panini proposa une classification systématique des phonèmes de cette langue. L'objet de ce devancier n'était pas la grammaire au sens strict, mais le culte. Afin de rester audible par les dieux, afin de rester efficace, la langue sacrée doit garder sa phonétique originelle. Il se pourrait que le même sens de la piété ait conduit les Romains à conserver leur langue le plus près possible de son état d'origine – jusqu'à nos jours – afin de garder son efficacité dans la *religio* de l'homme à Dieu. Ce sentiment religieux aurait fondé la phonétique « conservatrice » de la langue latine et conduit l'adhésion des Européens à la recevoir. Il faut constater